

BORIS FISHMAN



UNE VIE D'EMPRUNT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Stéphane Roques

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *A Replacement Life*
© 2014 by Boris Fishman.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-283-02717-2

*Pour mes parents et mes grands-parents,
et pour A. N.*

Écrire, c'est se venger.

– Reinaldo Arenas

I

DIMANCHE 16 JUILLET 2006

Le téléphone sonna juste après cinq heures. Incroyablement, le jour faisait déjà ses préparatifs, un bleu foncé s'étirant dans le ciel. La nuit ne venait-elle pas de tomber ? C'est ce que lui disait sa tête. Mais dans le carré cobalt de la fenêtre, le soleil cherchait le chemin de son ascension, les hautes tours de l'Upper East Side n'attendaient plus que sa lumière dorée.

Qui pouvait bien se tromper de numéro à cinq heures un dimanche matin ? Sa ligne fixe ne sonnait jamais. Même les démarcheurs avaient fait une croix sur lui, chapeau pour le tour de force. Ses parents ne l'appelaient plus parce qu'il le leur avait interdit. Son studio, miraculeusement abordable même pour l'assistant d'un magazine de Manhattan, vibrait de mille échos, rien d'autre qu'un futon, un bureau, une torchère ornée de vignes en fer forgé (que son grand-père l'avait forcé à accepter), et une vieille télé qu'il n'allumait jamais. De temps à autre, il s'imaginait disparaître dans les murs, comme un esprit chez Edgar Poe, et ricanait amèrement.

Il pensa se lever, attaquer la journée par surprise. Parfois il se levait très en avance pour respirer l'air du parc Carl-Schurz

avant que le soleil ne lui donne des relents nauséabonds d'ordures, de crème solaire et de crottes de chiens. Et pendant que les camions poubelles frappaient l'air alanguie de leur signal sonore, il restait accoudé à la balustrade les yeux fermés, le fleuve encore noir et menaçant de la nuit, avec dans le nez l'air marin du vieil océan inaccessible. Un lever matinal le remplissait toujours de cet espoir unique qu'on éprouve seulement avant sept ou huit heures, quand on s'apprête à partir au bureau.

Le téléphone sonna de nouveau, nom de Dieu ! Vaincu, il tendit le bras. À vrai dire, ça ne lui déplaisait pas qu'on l'appelle. Même si c'était encore un démarcheur. Même une question sur les emprunts obligataires, il l'aurait écoutée avec gravité.

– Slava, murmura une voix ruisselante à l'accent russe.

Sa mère. Il éprouva de la colère, puis quelque chose de moins précis. De la colère parce qu'il lui avait demandé de ne plus l'appeler. Quelque chose d'autre parce que désormais elle avait fini par lui obéir.

– Ta grand-mère n'est pas, dit-elle. Elle éclata en sanglots.

N'est pas. Pas de verbiage. En russe, on n'avait pas besoin d'adjectif pour compléter cette phrase, mais en anglais, si. En anglais, il n'était pas exclu qu'elle soit encore en vie.

– Je ne comprends pas, dit-il. Cela faisait des semaines voire un mois qu'il n'avait parlé à aucun d'eux, mais dans sa tête, sa grand-mère, victime silencieuse d'une cirrhose qui l'avait vaincue depuis des années, était clouée au lit à Midwood comme si le souvenir qu'il gardait d'elle allait rester immuable jusqu'à leur rencontre suivante, quand il autoriserait de nouveaux développements. Une chose jusque-là bien accrochée fut alors délogée de son estomac.

– Ils l'ont emmenée vendredi, dit-elle. On croyait que c'était encore un problème de déshydratation.

Il observa la couverture à ses pieds. Elle était aussi mince et effilochée qu'une vieille chemise. Grand-mère l'avait frottée si souvent dans la lessive. Les Guelman l'avaient rapportée de Minsk, comme si on ne vendait pas de couvertures en Amérique. Et on n'en vendait pas, des comme ça. Celle-là contenait une oie entière. Le drap-housse dans lequel on introduisait la couverture s'ouvrait par le milieu, pas sur le côté. Une fille s'y était un jour empêtrée à un moment clé. « Désolée, je crois que j'ai besoin d'une dépanneuse », avait-elle dit. Ils avaient éclaté de rire et dû reprendre depuis le début.

– Slava ? demanda sa mère – elle parlait à voix basse, effrayée. Elle est morte seule, Slava. Il n'y avait personne avec elle.

– Arrête, fit-il, lui sachant gré d'être irrationnelle. Elle ne le savait pas.

– Je n'avais pas dormi de la nuit, alors je suis partie. Ton grand-père était censé y aller ce matin. Et puis elle est morte – le flot reprit, sanglots mêlés de morve. Je l'ai embrassée en lui disant « À demain ». Miséricorde, Slava, j'aurais dû rester.

– Elle n'aurait pas su que tu étais là, dit-il d'une voix pâteuse.

Il sentit le vomi lui monter à la gorge. Le bleu du matin avait viré au gris. La clim ronronnait à la fenêtre, l'humidité tapie dehors comme une voleuse.

– Toute seule, elle a été emportée.

Sa mère se moucha. Le récepteur heurta quelque chose à l'autre bout du fil.

– Alors, dit-elle dans un soudain accès de sauvagerie. Cette fois, tu vas venir, Slava ?

– Évidemment, répondit-il.

– Ah, cette fois, il va venir, confirma-t-elle méchamment.

La mère de Slava détenait le record du monde du passage le plus rapide de la tendresse à la cruauté, mais ce ton-là, elle ne l'avait encore jamais pris, même quand elle lui reprochait d'avoir abandonné sa famille.

« C'est une raison suffisante, cette fois ? La femme qui se serait écorchée pour toi. La femme que tu n'as vue qu'une seule fois cette année, Slava – elle changea de ton pour lui signifier que peu lui importait son opinion : L'enterrement a lieu aujourd'hui. On dit qu'il faut qu'il ait lieu dans les vingt-quatre heures.

– Qui ça, on ?

– Je n'en sais rien, Slava. Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ça.

– On n'est pas religieux. Vous comptez aussi l'enterrer dans un suaire, ou je ne sais quel autre rite ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

– Si tu viens, tu auras peut-être ton mot à dire.

– Je viens, fit-il doucement.

– Donne un coup de main à ton grand-père. Il a une nouvelle aide à domicile. Berta. Une Ukrainienne.

– D'accord, dit-il, pour paraître serviable – ses lèvres tremblèrent.

Grand-mère n'était pas. Une éventualité à laquelle il ne s'était pas préparé. Parce que enfin... elle était malade depuis des années. Pas un instant il n'avait douté qu'elle s'en tirerait. Elle s'était tirée de bien pire, s'était tirée de l'inimaginable, alors un peu plus un peu moins...

Sa grand-mère n'était pas du genre à le voir deux fois l'an. Elle l'avait élevé. L'avait accompagné dans le pré où elle tapait de volée dans le ballon de foot en attendant l'arrivée d'autres enfants. C'était elle qui l'avait surpris en train de peloter Lena la Lubrique dans les buissons et elle qui l'avait traîné à la maison. (Grand-père se serait frotté les mains en lui donnant des consignes, devenu Lou Duva pour un Slava Holyfield acculé dans les cordes par le formidable buste de Lena, mais l'ambivalence de Grand-mère n'allait pas jusque-là.) Quand le réacteur nucléaire avait explosé, elle avait maudit Grand-père de rester collé à la radio, avait troqué un de ses visons (pour être juste, acquis par Grand-père au marché noir) contre la Lada du voisin et avait demandé au père de Slava de les conduire en Lituanie pour une semaine, où le vison leur avait payé le gîte et le couvert.

Slava la connaissait dans son propre corps. Dans sa bouche, par la nourriture qu'elle y enfournait. Dans ses yeux, dont elle avait séché les larmes de ses doigts bouffis. Grand-mère avait été dans l'Holocauste – *dans* l'Holocauste ? Comme dans l'armée, dans la mouise ? La syntaxe avait l'air de clocher. À l'Holocauste ? De l'Holocauste, avec, depuis ou jusqu'à ? Les prépositions anglaises, effarées par la tâche à accomplir, laissaient à désirer – même si elle n'en disait jamais plus, et que personne ne l'embêtait avec ça. Ce que Slava ne pouvait comprendre, même à dix ans. À l'époque, il avait déjà adopté la façon de voir américaine : mieux vaut savoir que ne pas savoir. Elle disparaîtrait un jour, et personne ne saurait jamais. Malgré cela, il n'avait jamais osé demander. N'avait fait qu'imaginer. Aboiements de chiens, barbelés, ciel perpétuellement gris.

– Au revoir, Slava, coupa sa mère.

Elle dit cela comme si elle le connaissait à peine. La ligne grésillait entre eux. Il eut l'impression qu'ils étaient les seuls à discuter pendant que les huit millions d'autres dormaient. L'irréalité de la situation le tourmenta. Sans pitié : elle était morte. Grand-mère n'était pas.

Combien de temps restèrent-ils silencieux ? Même quand ils se parlaient, le silence entre eux persistait. Finalement, sa mère dit, songeuse :

– Notre première mort américaine.

* * *

En bas, à la réception, Rich le portier était enseveli dans le placard à livraisons. Slava pressa le pas pour atteindre le premier la porte d'entrée, car il n'aimait pas faire le pied de grue pendant que Rich (né Janusz, en Pologne), Bart (né Bartos, en Hongrie), ou Irvin (né Ervin, en Albanie) s'en approchaient d'un pas traînant. Slava aimait tenir la porte à un homme âgé, pas l'inverse. Mais Rich, Bart et Irvin tenaient à jouer leur rôle dans sa journée, leurs yeux brillant d'une admiration teintée de ressentiment – un immigré comme eux, parvenu aux sommets. Une fois, Slava avait tenté de convaincre Rich qu'il pouvait ouvrir la porte tout seul, mais l'autre avait seulement dressé un index de mise en garde.

– Slava, cammon tu vas ? demanda Rich des profondeurs de son placard.

Il avait lustré le sol de l'entrée et Slava, qui était à deux mètres de la porte, couinait à chaque pas. Avec la dextérité d'un danseur, l'encombrant Polonais émergea du fouillis de colis et de vêtements livrés par le pressing, et glissa la main sur la poignée de porte.

– Bann' journée, s'te plaît, okay ? dit-il avec un touchant dédain.

« Notre première mort américaine. » « Bann' journée, s'te plaît. » Quand Slava sortit de l'immeuble, les divers scénarios de cette journée offraient leurs séduisantes possibilités, Rich arrivait toujours le premier à la porte, la ligne 6 du métro restait incapable de gérer la foule à l'heure de pointe dans l'Upper East Side, et Grand-mère était encore vivante, grattant faiblement ses plaies, en peignoir à Midwood. Bien sûr, son cholédoque était obstrué, son taux de bilirubine élevé – Billy Rubin, jeune demi-juif, comment lui aurait-il fait mal – mais elle était encore là, à se mordre les lèvres en lançant des regards noirs à Grand-père.

Depuis la dernière fois que Slava était venu à South Brooklyn – il y avait presque un an de cela, sa mère tenait le compte sans pitié – un nouvel immeuble était en construction au coin de chez lui, deux des restaurants de sa rue avaient fermé puis rouvert sous un autre nom, et le conseiller municipal du coin avait été contraint à la démission par un scandale sexuel. Quand le métro émergea dans la portion aérienne de la ligne à Ditmas, Slava passa devant les mêmes garages et les mêmes magasins d'alimentation, entendit la même musique pulser derrière les vitres fumées des Camaros à aileron, vit l'éternel conseiller municipal corrompu sur les panneaux publicitaires (sauf que le vice de celui-là, c'étaient les pots-de-vin). Ces gens-là étaient venus en Amérique pour qu'on leur fiche la paix.

Ici, on était dans une ville étrangère, pour qui venait de Manhattan. Les immeubles étaient plus petits et les gens plus gros. Ils roulaient en voiture et, pour la plupart d'entre eux, Manhattan n'était qu'une clinquante prise de tête. À mesure

que le métro approchait de Midwood, les produits s'amélioreraient et les prix fluctuaient. Ici, une datte avait un goût de chocolat, et c'était tout un art de persuader le marchand – chinois, pas coréen, mexicain, pas arabe – de la faire moins cher que ne l'affichait le bout de carton planté dans la marchandise. C'était encore un monde en devenir. Dans certains de ces quartiers, les gens étaient arrivés depuis moins d'un an. Nourrissons américains, ils commençaient à peine à marcher à quatre pattes. Mais certains suçaient déjà le gros pouce des largesses américaines.

Grand-père habitait au premier étage d'un immeuble de briques brunes occupé par des locataires soviétiques et mexicains qui l'empêchaient de dormir. Sa pension de retraite lui interdisait d'exercer un emploi déclaré. Aux Kegelbaum du 3D, il vendait du saumon acheté aux grossistes, dont il attendait la livraison devant les magasins d'alimentation russes. Pourquoi payer 9,99 \$ le kilo à l'intérieur quand on pouvait l'avoir à 6 \$ sur le trottoir ? Les gars à bord du camion se marraient et lui lançaient du flétan et du cabillaud gratis.

Les voisins de palier des Kegelbaum s'appelaient les Rakoff, des Juifs américains. Ils étaient horrifiés par les poissons qui sortaient des mailles du filet à provisions de Grand-père. Les Aronson (soviétiques, 4A) achetaient la nitroglycérine que le médecin de Grand-père lui prescrivait en trop en échange d'une bouteille de Courvoisier par mois. Quant aux Mexicains (2A, 2B, et l'appartement loué illégalement au sous-sol), Grand-père leur coupait les cheveux, vu qu'ils n'étaient preneurs ni du saumon ni de la nitro. La baratte dans laquelle ces nouveaux arrivants prenaient corps avait à peine le temps de recracher la crème avant de se remplir à nouveau.

Naturellement, chaque arrivage était moins fourni que le précédent.

Slava monta l'escalier jusqu'au premier et attendit devant la porte de son grand-père. D'ordinaire, on entendait sa télévision depuis les boîtes aux lettres du rez-de-chaussée – une vengeance contre les Mexicains du sous-sol qui broyaient leurs boîtes de 50 cl de Budweiser jusqu'à l'aube tous les week-ends. Aujourd'hui, c'était silencieux, de ce côté de la porte, la gloire d'une journée comme les autres.

Elle s'ouvrit sans qu'il ait besoin de frapper. D'habitude, Grand-père fermait les trois verrous – dans ce coin de Brooklyn, les yeux lorgnaient encore pleins d'une convoitise toute soviétique. Mais c'était une journée de deuil. Comme les villageois de Tolstoï qui allument des lanternes dehors après dîner, il réclamait de la compagnie.

À l'intérieur, une douce odeur montait comme une vapeur légère, et des cliquetis de vaisselle s'échappaient de la cuisine. Slava se déchaussa et traversa le couloir sur la pointe des pieds avant de jeter un œil dans le salon. Grand-père était assis sur le canapé beige, le duvet cendré de ses cheveux entre les mains. Dans la rue, les femmes remarquaient Grand-père – cachemire italien, mains et bras ornés de tatouages de la couleur de la mer – avant de remarquer le petit-fils qui lui tenait le bras. Là, le vieil homme était en pantalon de survêt et tricot de peau, ses orteils à l'air libre comme pour s'assurer que le monde était toujours là.

Le canapé grinça quand Slava s'assit à côté de son grand-père. Ievgueni Guelman leva la tête de ses mains et regarda son petit-fils comme un inconnu, comme si c'était un affront de rencontrer quelqu'un sans la femme avec qui il avait passé

un demi-siècle. Slava était la confirmation qu'un million de dislocations diaboliques l'attendaient.

– Morte, ta grand-mère – Grand-père gémit et enfouit la tête dans la chemise empesée de Slava. Il laissa échapper un sanglot, puis se redressa : Beau costume, dit-il.

– Maman a appelé ? demanda Slava.

Les mots russes sonnèrent comme si quelqu'un d'autre les prononçait : nasillards, rabougris, grammaticalement faux. La dernière fois qu'il avait parlé russe, c'était la dernière fois qu'il avait parlé à sa mère, un mois plus tôt, même s'il continuait de jurer en russe et de s'émerveiller en russe. *Our ti Souka. Boul-tour.* Pour ça, il n'y avait pas mieux en anglais.

Grand-père chercha sur la figure de Slava une expression à la hauteur de son propre chagrin.

– Maman est chez Groucheff, dit-il. Elle veut qu'on préviene les gens par téléphone. Les Schneyerson sont en route, Benya Zeltzer a dit qu'il allait tenter de se libérer. Il a trois magasins d'alimentation.

– Est-ce qu'il y a quelqu'un pour l'aider ? demanda Slava.

– Je ne sais pas. Ce rabbin, Zilberman ?

– Tu sais bien que Zilberman n'est pas rabbin, dit Slava.

Grand-père haussa les épaules. Il s'abstenait de poser certaines questions.

Zilberman n'était pas rabbin. Kouchvitz non plus n'était pas rabbin, ni Gryanik. Ils rôdaient dans les salles d'attente des hôpitaux, immigrés soviétiques ayant appris un peu d'hébreu et dont la présence bienvenue ennoblissait un décès comme celui de Grand-mère des conseils bienveillants qu'on trouvait dans la Torah sur les préceptes à suivre lors d'un enterrement, moyennant modeste rétribution. Et pourquoi pas ? Leurs frères et cousins portaient des meubles, condui-

saient des VLM dès l'aube, appliquaient des enduits de plâtre sur des murs jusqu'à ce que leurs doigts râpés soient en sang – alors c'était qui les plus malins, au juste ?

Et ces hommes n'offraient-ils pas exactement ce que leurs clients voulaient ? Ne répondaient-ils pas simplement, au sens américain, à la *demande du marché* ? Leurs compatriotes avaient vécu de trop longues années dans l'athéisme soviétique pour observer les rites juifs maintenant qu'ils étaient libres de le faire, mais ils voulaient en connaître la saveur, une sainte pincée, un *forshpeis*. Qu'on fasse entrer Zilberman et les autres, temporairement transformés en Moshe, Chaim, Mordechai. Ces artistes de la zone grise choisissaient parcimonieusement les préceptes religieux qui régissaient des funérailles juives. Un enterrement immédiat, comme dans la loi juive – certainement. De même qu'un cercueil en pin tout simple, surtout pas de fleurs – était-ce vraiment juste ? Le défunt n'était peut-être pas un millionnaire ni une personnalité internationale, mais il ou elle avait été le pivot de sa famille, avait enduré deux guerres mondiales, était empreint d'une pure sagesse. Une telle personne méritait mieux que des planches de pin mal équarries. Les pompes funèbres Groucheff – à la française, les deux *f* sous-entendant que les ancêtres de Valery Groucheff étaient arrivés via la France avec l'aristocratie qui avait fui les Bolcheviks en 1917 – avaient des cercueils en bouleau de Biélorussie, en séquoia de Californie, et même en cèdre du Liban. Ceux qui avaient connu le défunt ne méritaient-ils pas une chance de lui faire un dernier adieu lors de la cérémonie ? Pour chaque symbole de chagrin, Moshe et Chaim prenaient une commission.

– Je passerai les coups de fil pour toi, si tu veux, dit Slava à Grand-père.

– J'ai presque fini. Il n'y a pas tant de monde que ça à appeler, Slava.

Dans la cuisine, le robinet cessa de couler après qu'eut retenti un bruit de casseroles. Une femme s'accusa de maladresse avec force jurons. Grand-père leva la tête et son regard retrouva toute sa vivacité.

– Viens, dit-il, sa main sur l'avant-bras de Slava. Y a eu du changement, ça fait si longtemps que tu n'es pas venu – en se levant, il s'appuya sur le bras de Slava plus que nécessaire.

Ils remplirent l'embrasure de la porte, bras dessus, bras dessous, comme un couple d'amoureux. Le bord bleu des yeux de Grand-père s'emplit de larmes.

– Berta, dit-il d'une voix rauque. Je vous présente mon petit-fils – deuil ou pas deuil, Grand-père voulait se faire bien voir de sa nouvelle aide à domicile en lui présentant son petit-fils dans les formes.

Comme un immeuble soviétique, chaque étage de Berta était surpeuplé. Du vernis argenté brillait à ses orteils, eux-mêmes comprimés dans des chaussures à plate-forme qui lui servaient de mules ; un collant à fleurs enserrait de son étroite mortelle les quartiers de viande de ses cuisses. Slava sentit un tressaillement insidieux lui parcourir l'aine. Elle n'avait pas entendu Grand-père.

– Berta ! aboya Grand-père.

Son bras se crispa et il cogna le mur de ses phalanges. Berta se retourna. Sous les rides de ses yeux rapprochés et inquiets, son visage avait conservé sa beauté juvénile et radieuse. Sa peau était comme glacée d'une couche de crème au beurre.

– Le petit ! hurla-t-elle.

Tout en brandissant ses deux longs gants de vaisselle jaunes comme pour raisonner un agresseur, elle se dandina vers Slava et l'étreignit dans la chair flasque de ses bras. Il convenait entre autres choses que Berta s'abandonne à ces effusions devant Grand-père. Il suffisait qu'il passe un coup de fil à la coordinatrice des services d'aide à domicile, qui recevait chaque mois de la part de Grand-père des chocolats et du parfum, pour que Berta soit réaffectée à un paraplégique qu'il lui faudrait torcher et nourrir à la petite cuillère. Berta la Slave, dont les semblables avaient été utilisés pour terroriser des Juifs comme Grand-père ! Cela – plus que la profusion de viande dans les supermarchés américains, la technologie de pointe au service du plus grand nombre, voire la désinvolture avec laquelle les Américains pouvaient parler de leur Président – faisait la grandeur mystérieuse du pays qui avait accueilli les Guelman de Minsk. Il avait le pouvoir de changer les tortionnaires en boniches.

Berta tenait Slava comme on referme les pans d'un manteau en hiver, il eut un début d'érection. Sur la cuisinière, du beurre et des oignons grésillaient dans une poêle. C'était ça, la bonne odeur. La table croulerait sous le poids des victuailles après l'enterrement. Les invités allaient voir ce qu'ils allaient voir : on n'était pas à court de provisions dans cette maison.

Pendant que Slava, dans la cuisine de Grand-mère, étreignait une inconnue avec une intimité que ni l'un ni l'autre n'éprouvait vraiment, le sentiment qu'il avait commencé à ressentir pour Grand-mère s'estompa, comme on se retire discrètement après s'être trompé de porte. Lors de la cérémonie, on l'accuserait d'indifférence pendant que Maman et

Grand-père s'accrochaient l'un à l'autre en sanglotant. Les invités allaient voir ce qu'ils allaient voir.

* * *

Il avait fallu qu'il échoue pendant deux ans à être publié par le magazine *Century* pour reconstituer les faits. Un grand accomplissement, ça se mijote, mais une fois que c'est prêt, ça s'annonce aussi subitement que la sonnerie d'une minuterie. Grand-père n'y était pas pour rien. Slava leur avait rendu visite un soir de pluie. Ils avaient fini de manger, les assiettes débarrassées par l'aide à domicile, la conversation s'était éteinte. Grand-mère se reposait. Grand-père était assis de travers sur une des chaises de la salle à manger, la main sur le front. Slava l'observait, enfoncé dans les replis d'une causeuse. Il pensait vaguement aux tâches du lendemain, à sa prochaine idée de nouvelle.

Grand-père tendit sa main ouverte comme pour démontrer quelque chose à quelqu'un, et dit :

– Quoi, il est trop tard pour qu'il devienne homme d'affaires ? Il n'est pas trop tard. Absolument pas trop tard – il donna un petit coup de poignet. Absolument pas trop tard.

Côtoyer Grand-père, les voisins de Grand-père, tout ce maudit quartier de Russes, Biélorusses, Ukrainiens, Moldaves, Géorgiens et autres Ouzbeks – Slava y était contraint s'il voulait écrire pour des journaux russes, désormais nombreux dans le quartier. S'il voulait vivre parmi ceux qui disaient « On ne va jamais en Amérique », sauf pour aller à la préfecture ou à *Brodvėi*. S'il voulait s'approvisionner dans un supermarché qui vend des branches de bouleau pour se fouetter dans le sauna et d'improbables shampoings turcs

destinés à la repousse des cheveux, mais pas *Century*. S'il voulait sortir avec Sveta Beyn, qui frayait dans la haute finance et venait d'acheter un appartement de 80 m² avec balcon. Acheter, oui. (En vérité, c'étaient ses parents qui l'avaient acheté, prenant aussi la liberté de le décorer – laque, rococo, photos de maman et de papa.)

Mais si Slava voulait devenir américain, débarrasser son écriture de ce qui la polluait chaque fois qu'il retournait dans le trouble marécage du Brooklyn soviétique, si Slava Guelman – immigré, bébé barbare, devant qui la bifurcation d'une route s'étendait au loin – voulait écrire pour *Century*, il fallait qu'il parte. Qu'il se nettoie de lui-même par dialyse, comme Grand-mère avec ses reins. Il cessa de venir, cessa d'appeler, laissa quelqu'un d'autre passer la nuit à côté du lit à roulettes de Grand-mère pendant que la machine lui nettoyait le foie. Elle n'était pas consciente, la plupart du temps. Dans son exil à Manhattan, où il échoua à décrocher les publications qu'il avait immédiatement espérées, Slava pensait à elle. Quand il tenait sa fourchette au-dessus d'une assiette de kacha ; que son regard se perdait dans le fleuve qui séparait Manhattan du Queens ; qu'il s'endormait.

C'était le prix à payer pour surmonter le gouffre entre là-bas et ici, se dit-il. C'était une vieille histoire, assommante, bien connue : l'immigré changeait de nom sur le chemin du succès en Amérique. Celui-ci abjurait sa religion. Celui-là prenait provisoirement ses distances avec sa famille, crise majeure. Slava n'était pas parti pour étudier la condition humaine depuis une cabane dans les bois. Il travaillait pour le magazine *Century* – le légendaire et mystérieux *Century*, plus vieux que le *New Yorker* et, malgré son récent déclin, à jamais la référence. Non, il ne gagnait pas ce qu'Igor Kraz

gagnait en proctologie, mais cela ne l'obligeait pas non plus à manipuler des tubes couverts de merde à longueur de journée. *Century* avait été le premier à publier un article sur les événements de Budapest en 1956. Il fut le premier à prendre les expressionnistes abstraits au sérieux. Il avait démasqué Ivan Boesky et sauvé Van Cortlandt Park. Cela ne disait rien aux Guelman, soit. (C'était le Honda des magazines américains, avait-il tenté de leur expliquer – le Versace, le Sony.) Mais les gens cultivés qui avaient du discernement, partout dans le pays – ils étaient trois millions, d'après le dernier décompte des abonnements –, regardaient *Century* comme la mère de Slava regardait la reine d'Angleterre : avec une admiration mêlée de crainte, de la piété, et une curiosité féroce. Slava n'écrivait pas pour *Century*, mais ce n'était pas la peine de le dire aux Guelman. Ils n'achetaient jamais le magazine, de toute façon. En secret, Slava savait qu'il deviendrait auteur à *Century* – le succès, c'est le succès, n'est-ce pas, même quand on remplace la littérature par la proctologie ; ce n'était pas ce qu'il avait prévu – et là, ils verraient. Il y avait un prix à payer, mais il y aurait aussi une récompense.

Deux jours avant la mort de sa grand-mère, par un pur hasard – ce n'était pas du hasard, c'était Arianna Bock, dans le box voisin, qui avait envoyé une pincée de poudre magique –, on lui avait confié la rédaction d'un article pour *Century*, après qu'il eut passé trois ans à se démener inutilement pour y parvenir. Il avait consacré le dernier jour de Grand-mère sur terre à regarder un « explorateur urbain » escalader la tombe d'Ulysses S. Grant à Morningside Heights. C'était un truc un peu éculé pour attirer l'attention – tout le monde dans cette ville impossible en avait un, ça, c'était son truc à lui –, mais Slava en avait tiré un grand essai sur

la politique, les continents, l'amour. Voilà pourquoi il s'était réveillé dans cet état, dimanche – il avait passé la majeure partie de la nuit à écrire pendant qu'elle – consciente ? inconsciente ? – vivait ses dernières heures. Rien n'était encore sûr, mais publier un article dans *Century* ? Seul un article dans le *New Yorker* avait autant de valeur. On vous signait un contrat pour un livre entier sur la foi d'un article dans *Century*. Il avait finalement réussi. Mais pas à temps.

* * *

Les pompes funèbres Groucheff occupaient la moitié d'un pâté de maisons d'Ocean Parkway, le nom de Groucheff s'étalant sur les deux façades qui donnaient sur la rue. La grande avenue sommeillait dans la chaleur de midi, les quelques voitures qui passaient roulant presque à contrecœur. Les colonnes de l'entrée couverte étaient dorées et l'ovale des fenêtres orné de sirènes en verre dépoli.

À l'intérieur, le couloir menant au salon funéraire, tapissé d'un mélange disco de zébrures et de lignes abstraites, était garni de plantes à taille d'homme, d'oiseaux exotiques et d'anémones rose vif agrafées à la verticale, ce qui donnait à la pièce des airs de concours Lépine. Valery Groucheff, boutons de manchettes et pochette de soie, faisait la navette entre les endeuillés qui s'assemblaient.

On aurait dit qu'un maquillage de scène les vieillissait de dix ans – valises sous les yeux et bouée autour de la taille. Grand-père, vêtu d'un pardessus malgré la chaleur étouffante, ce qui donnait l'impression qu'il avait l'esprit un peu dérangé et renforçait la crédibilité de son chagrin, se réfugia dans un coin, les maudissant entre ses lèvres. En Union

soviétique – où son poste officiellement dérisoire de coiffeur dans la plus grande gare de la ville lui ouvrait les portes du négoce qui arrivait à Minsk en provenance de Moscou, Kichinev et Erevan – il leur avait obtenu des pastèques, du cognac, du mobilier, des visas. Quand le besoin s'en faisait sentir, ils trouvaient tout de suite son numéro de téléphone. Mais l'Amérique démocratique leur avait appris à se procurer tout seuls pastèques et rendez-vous chez le médecin. Maintenant, c'était toujours lui qui appelait tel ou tel, seulement pour être invité à finir les restes le lendemain d'une soirée à laquelle on ne l'avait pas convié. Il n'avait pas tenu les comptes, mais était-ce leur façon de le remercier ? Ils n'étaient pas près de revoir sa tête à leur table.

Les individus en question saluaient la mère de Slava avec les démonstrations de familiarité de qui ne l'avait pas vue depuis des années.

« Elle est au ciel. » « Sois forte pour ton père. » « Tout est plus facile pour elle, désormais. » « Sois forte pour ton fils. »

Assis dans un coin sur une chaise pliante métallique, le père de Slava tirait sur le col de sa chemise, avec l'expression d'un gamin que personne n'est venu chercher devant l'école à la tombée de la nuit. Il était là mais transparent, sa spécialité. Il n'avait même pas protesté quand quelqu'un avait appelé Slava par le nom de famille de Grand-père au lieu du sien.

– Ievgueni Isakovitch, cria un homme à Grand-père.

Ce dernier leva les yeux et hocha pesamment la tête, reconnaissant d'être arraché au flot de condoléances. Il balaya la salle du regard. Slava eut l'intuition que c'était lui qu'il cherchait. Quand il l'aperçut, Grand-père tendit le bras, et Slava le prit.

– Mes condoléances les plus sincères, dit l'homme à Grand-père, la main sur le cœur.

Il portait une veste en cuir et sa tête au visage ridé de maçon était prolongée d'une queue-de-cheval. Un minuscule anneau d'or nichait dans son oreille. Il tendit une rangée de phalanges poilues et prit la main molle de Grand-père.

– Merci, Rudik, merci, dit Grand-père.

– Vous jetez un œil ? demanda l'homme.

– Oui, oui, dit Grand-père. Il le faut.

– Voulez-vous aller dans le bureau ?

– Je vous présente mon petit-fils, dit Grand-père en se tournant vers Slava.

– Rudolf Kozlovitch – l'homme tendit la main. Qu'est-ce que tu...

– Il est encore étudiant, dit Grand-père. À Harvard.

Dans le bureau, Kozlovitch déroula une carte bleutée du cimetière Washington. C'était une petite ville dont les avenues et les rues portaient des noms d'arbres – Noyer, Érable, Frêne. McDonald Avenue le traversait en son milieu, dans le bruit assourdissant du métro aérien.

– Pas près du grillage, dit Grand-père.

– Il est recouvert de pelouse synthétique, maintenant, dit Kozlovitch. Comme ce truc qu'on pose sur les terrains de foot. On ne voit plus à travers.

– Pas près du grillage, répéta Grand-père.

Le doigt de Kozlovitch traça une ligne jusqu'à l'autre moitié des terrains.

– Les bureaux sont de ce côté.

– Ça veut dire quoi ?

– C'est là que se trouve le vestiaire du personnel d'entretien. Y a plus de monde. L'inconvénient, c'est que ce n'est pas très loin du métro, là non plus.

– Quel est l'endroit le plus calme ?

– Par là – Kozlovitch fit glisser son doigt sur quelques centaines de tombes. De nouveaux condominiums sont en construction de ce côté-là, mais ils sont quasiment terminés. Allée des Tulipes.

– Elle adorait les tulipes, dit Grand-père.

Kozlovitch ouvrit les mains. « C'était écrit. »

Rudolf Kozlovitch était connu. Il était arrivé d'Odessa en 1977 ou 1978. Il avait tâté le terrain puis monté une combine. Un jour, lui et des types qu'il avait engagés avaient détourné un camion de fourrures de Macy's. Zibeline, vison, renard. Puis ils les avaient retournées une à une aux boutiques de la maison, tout un tas de maris revenant avec leur cadeau qui n'avait pas eu le succès escompté. Ils avaient réussi leur coup, plus de cent mille dollars pour chacun d'eux, avant que le magasin comprenne ce qui s'était passé. Avec sa part, Rudolf avait acheté cent concessions de choix au cimetière de Bay Parkway et McDonald Avenue.

Il passait son temps à l'hôpital, aux pompes funèbres. Lui et un réseau d'informateurs – oncologistes, infirmières, gérants de pompes funèbres – que le service de sécurité de Macy's ne pouvait que lui envier. Les affaires de Kozlovitch n'avaient rien d'officiel, bien sûr, et se partageaient entre plusieurs propriétaires qui prenaient une petite commission pour l'utilisation de leur nom sur les contrats, et le cimetière qui possédait encore certaines concessions. Mais celles de Kozlovitch étaient les mieux placées et, comme il en restait peu, les prix montaient.

Mais Kozlovitch était aussi un homme pressé. Son fils Vlad lui avait annoncé qu'il était homo, avant de renoncer à l'argent de son père et de partir à Madrid avec son compagnon. Là-bas, ayant réfléchi à deux fois, il accepta l'aide financière

de papa, que Rudolf lui accorda sans sourciller – quand il s'agissait de ses enfants, ses instincts de chien féroce s'émoussaient. Mais il n'était pas question que Vlad revienne s'occuper de l'empire funéraire de son père. Quant à l'ex-femme de Rudolf, anciennement Tatiana Kozlovitch, elle s'était enfuie à Westchester avec un trader spécialiste des produits dérivés, à côté de qui son ex-mari n'était qu'un vulgaire gratte-papier. Rudolf était seul.

– J'en veux deux, dit Grand-père.

– Ievgueni Isakovitch – Kozlovitch leva les sourcils. Une concession à l'avance ? Vous tentez le sort.

– Bah, c'est ce que je veux, dit Grand-père.

– Très bien, mais il ne m'en reste que quatre. Une concession familiale et quatre doubles. Toutes les autres sont individuelles.

– Alors donnez-m'en une double.

– Avec plaisir. Vingt mille.

– Quinze, dit Grand-père. J'en achète deux d'un coup.

– Ievgueni Isakovitch, fit Kozlovitch en fronçant les sourcils. Toutes mes condoléances. Mais vous savez que je ne marchande pas.

– Quinze et... votre fils est en Europe ?

L'expression du visage de Kozlovitch changea.

– Le rapport ? demanda-t-il avec impatience.

– Exactement, Rudik, pontifia Grand-père, l'index levé dans le bureau climatisé. Le rapport. Pourquoi sommes-nous là ? Pour être en rapport direct avec eux – il enfonça un ongle dans la poitrine de Slava. S'il disait « Je veux aller en Europe », je construirais l'avion de mes propres mains. Voilà le genre de grand-père que je suis. Mais votre petit vous manque ? Exactement. Alors je vous fais une offre. Un

téléphone d'un genre particulier. Vous décrochez le combiné et ça sonne déjà à Paris.

– Madrid.

– Peu importe. Une ligne privée, rien que pour vous et votre fils. Ce truc-là... il n'y a sans doute que Bush qui en ait un. Et puis... non que cela soit un problème pour quelqu'un comme vous, mais... c'est gratuit.

– Un talkie-walkie, dit Kozlovitch. De portée internationale.

– Exactement. Le dernier cri.

– Et où avez-vous dégoté ça ?

– Rudik, fit Grand-père – l'espace d'un instant, le masque du chagrin disparut de sa figure. Ses yeux brillèrent. Une fille ne dit jamais qui elle embrasse. C'est authentique, il n'y a rien d'autre à dire. La marine japonaise l'utilise, ou quelque chose comme ça.

Quand les Guelman étaient arrivés aux États-Unis, Grand-père était tombé sur un type « chaleureux » qui savait où l'on déchargeait les camions d'Eddie le Fou. Les modèles de produits électroniques qu'obtenait Grand-père – micro-ondes, lave-vaisselle, disquettes – étaient si récents et de pointe que personne dans la famille ne savait les faire marcher. Grand-père criait dans son téléphone mobile de la taille du Pentagone comme si c'était une boîte reliée au mur de Slava par une ficelle. Mais il était capable de se procurer un talkie-walkie à portée internationale de la marine japonaise en moins de temps qu'il n'en fallait à Slava pour acheter le journal.

Kozlovitch le dévisagea.

– Il me reste une double dans l'Allée aux Tulipes, dit-il finalement.

Grand-père ouvrit les mains. « C'était écrit. »

De la poche de son pardessus qui révélait à présent son utilité, il sortit un Tupperware contenant un rouleau de billets de cent dollars. À voix basse, les trois endeuillés comptèrent jusqu'à cent cinquante – une fois, puis une deuxième, et une troisième. Grand-père n'avait pas pris avec lui un billet de plus.

Quand ils sortirent du bureau, Grand-père glissa le bras autour de Slava et cracha :

– Ces homos. Aller en Europe pour aller à Madrid ! – on aurait dit qu'il venait d'avalier du lait tourné. Paris, Slava. Ne sois pas un aristocrate au rabais. Marchons un peu.

II

La cérémonie mortuaire fut dirigée par un barbu en bor-salino et manteau orthodoxe qui murmura des généralités, mais en russe, avec moult références clés à des sections de la Torah que personne dans l'assistance n'avait lues, pour évoquer la vie de Grand-mère.

Malgré les paroles de léger reproche du rabbin – « Nous, Juifs, tentons de nous souvenir du défunt quand il était encore vivant », murmura-t-il d'un air confus dans son poignet – le cercueil avait été laissé ouvert. Dedans, Grand-mère n'avait pas l'air convaincue d'être morte. Vêtue d'une longue chemise de nuit bleue, avec sur la figure une expression pleine de tact et de réserve, on aurait dit qu'elle ronflait poliment pendant sa sieste. Au bord du cercueil, Slava retint ses larmes, dans les murmures de la file d'endeuillés derrière lui. Puis Oncle Pacha s'approcha de son oreille, suivi de l'odeur douceâtre du cognac qu'il avait bu. « Il faut que tu tiennes le coup pour les femmes », murmura Pacha sur un ton de reproche amical.

Quand vint son tour, la mère de Slava se trouva mal. Vissé sur sa chaise, Slava regarda plusieurs hommes la relever. Une femme qu'il ne connaissait pas – chapeau mauve à plumes

d'où tombait un voile – lui agita une bouteille de sels sous le nez, et elle reprit ses esprits en haletant.

Plus tard, quand ils furent entre eux dans la voiture, son père muet au volant et Grand-père fixant de ses yeux humides la vaste étendue déserte d'Ocean Parkway, Maman se retourna depuis le siège passager et, comme si elle voyait Slava pour la première fois de la journée, s'empourpra. Il avait fallu qu'elle s'occupe toute seule de ces deux hommes, l'un irascible, l'autre muet, et lui croyait qu'il suffisait de venir comme ça ? Elle le foudroya du regard ; on aurait dit qu'elle allait le frapper. Ça lui aurait plu qu'elle le fasse. Mais elle reprit aussitôt contenance et retrouva son air affectueux. Elle se jeta sur Slava et sanglota contre son épaule, deux âmes endeuillées mais unies.

Maman avait pris chez Grand-mère les condiments sans les aliments. Elle s'accrochait à Slava, mais ne savait pas pourquoi et ne cherchait pas à savoir. Grand-mère s'accrochait parce que sa famille lui avait autrefois été enlevée de force. Cette famille-là, elle s'y accrochait par des liens plus solides que l'acier – avec elle, Grand-mère ferait en sorte de mourir la première, dans l'ordre naturel des choses. (« C'est une bénédiction de mourir dans l'ordre naturel des choses. » Sofia Guelman.) Maman s'accrochait parce que Grand-mère s'accrochait. Quand Slava cessa de venir, seule sa mère appela du New Jersey, le harcela, l'implora. Grand-mère en était incapable, Grand-père était trop fier, et le père de Slava était devenu docile sous l'influence de ses beaux-parents, bien qu'un jour il eût tapé à coups de pied dans la télé parce qu'il ne comprenait pas pourquoi ces gens les tenaient sous leur emprise.

Au cimetière, tous les Guelman qui restaient jetèrent une pelletée de terre dans la tombe, le rabbin psalmodiant un

pot-pourri en hébreu au terme duquel Grand-père lui glissa une enveloppe blanche, sur quoi le messager de Dieu se volatilisa dans la chaleur vaporeuse du soir. Les Guelman restèrent plantés devant la fosse dans un silence soudain terrible, seulement rompu par le lointain ronron d'un avion traversant l'atmosphère. Maman et Grand-père s'étreignirent, deux naufragés sur une île. Slava et son père les encadraient sans un mot.

* * *

Berta exprima ses condoléances à sa façon. Deux tables à rallonge dans la salle à manger de Grand-père couvertes de plats bordés de filigrane doré : canard aux pruneaux ; pastèque macérée ; galettes de pommes de terre à l'aneth, à l'ail et au fromage. Il suffisait qu'une fourchette tombe par terre ou que quelqu'un vide son verre de la boisson à la canneberge dont Berta avait le secret pour qu'elle fonce à la cuisine d'un pas incroyablement lesté. La table bruissait des murmures du chagrin mêlé de fatigue.

« Des femmes comme ça, on n'en fait plus de nos jours. Aussi féroce que... »

« Berta, cette soupe... »

« Mais croyez-moi, pas une once de malhonnêteté... »

Slava venait jadis à l'une de ces tables une fois par semaine, le repas préparé par quelque Berta, Marina ou Tatiana, invariablement exquis, comme si elles avaient toutes pris des cours à la même École de cuisine soviétique n° 1. Des femmes fortes, sur le point d'entrer en expansion alors qu'elles n'avaient pas encore atteint la trentaine, en collant à pois ou motif arc-en-ciel, les seins tombant sous leur marinière, leur

chemisier incrusté de diamants fantaisie, des chemisiers estampillés *Gabbana & Dolce*.

Ragoût d'aubergines ; beignets de poulet ; poivrons marinés au miel de sarrasin ; harengs sous un lit de pommes de terre, betteraves, carottes et mayonnaise ; *farfalle* à la kacha, aux oignons caramélisés et à l'ail ; *ponchiki* à la confiture de fruits ; chou au vinaigre ; aubergine au vinaigre ; aspic de viande ; salade de betteraves ail mayonnaise ; rognons aux noisettes ; *kharcho* et *solyanka* ; chou-fleur frit ; corégone aux carottes ; soupe de saumon ; rognons sans noisettes mais aux oignons caramélisés ; chou aigre au bifteck ; soupe de petits pois au maïs ; vermicelles et oignons frits.

Au téléphone, Grand-père voulait savoir quand Slava comptait leur rendre visite, mais quand Slava était enfin là, le vieil homme se retirait devant la télévision, sous le regard noir de Grand-mère. Puis venait le moment où elle se sentait fatiguée et, tout en s'excusant, allait se coucher, ses pantoufles raclant le parquet. Slava restait seul avec l'aide à domicile. À la nuit tombée, quand Grand-père se renfrognait devant la télé, elle et lui échangeaient leurs impressions au sujet de ses grands-parents.

– Slava ? fit maman de l'autre côté de la table, tu vas bien ? – la peau sous ses yeux était irritée.

– Oui, acquiesça-t-il. Bien sûr.

– À quoi tu penses ?

– À rien.

– Je me demande si quelqu'un va porter un toast, dit-elle avec amertume.

Slava contempla la table. Les appels de Grand-père avaient réuni les principaux membres de la famille. Oncle

Pacha et Tante Viv ; les filles de la pharmacie où travaillait sa mère ; les Schneyerson ; Benya Zeltzer et son clan.

Même deux Rudinsky. Les Rudinsky occupaient une place à part dans le catalogue des relations imprévisibles de Grand-père. Les Guelman et les Rudinsky avaient émigré ensemble, s'étaient retrouvés placés dans la même pension en Autriche, pendant qu'on s'occupait de leurs papiers, et à une rue de distance en Italie, où on s'était aussi occupé de leurs papiers. Vera Rudinsky et Slava Guelman avaient joué à la dînette ensemble. Ils avaient découpé des concombres dans du papier de construction vert, dessiné au marqueur noir les petits points caractéristiques de leur peau, et les avaient vendus à leurs parents à un prix légèrement inférieur à celui du vrai marché de la Via Tessera. Leurs parents et grands-parents riaient, comptaient les lires, et, une fois les enfants partis remplir les étagères de leur boutique *V&S Alimenti*, ils blaguaient sur le fait que ces deux-là feraient fortune aux États-Unis, puis échangeaient des regards en silence qui signifiaient : en couple ? Peut-être en couple.

L'argent circule dans les deux sens. Après leur arrivée en Amérique, le père de Vera avait demandé à Grand-père un prêt pour investir dans une flotte de limousines. Grand-père n'aimait guère se séparer de son argent à moins de pouvoir compter sur des intérêts qu'il n'osa pas demander aux Rudinsky, eux qui avaient partagé avec les Guelman des mois d'angoisse apatride dans la beauté perverse de la Mitteleuropa et des rivages tyrrhéniens. Les Rudinsky avaient pris leurs distances. Sans esclandre ; ils avaient simplement appelé de moins en moins souvent. Grand-père refusa d'appeler avant qu'on ne l'appelle.

Mais les Rudinsky ne pouvaient manquer de respect au souvenir de Grand-mère. Quand les hommes allaient au marché aux puces des environs de Rome pour gager ce qu'ils avaient apporté de Minsk, et les femmes au marché pour dépenser en provisions ce que les hommes avaient récolté aux puces, c'est Grand-mère qui restait s'occuper des enfants, les promenait sur la plage de galets où ils faisaient trempette dans l'eau vert bouteille de la Méditerranée. C'est elle qui surveillait les enfants pendant qu'ils se remplissaient la panse de muscat aussi translucide que s'il contenait des filaments de soleil. (Grand-mère ne touchait pas au raisin. Le raisin, trop coûteux, était réservé aux enfants.) C'est Grand-mère qui mettait les enfants au lit, même si elle ne leur lisait pas d'histoires. Elle leur passait ses doigts à la peau fine et flasque dans les cheveux, jusqu'à ce qu'ils se calment et s'endorment.

C'est pourquoi, pour signifier son mécontentement, l'état-major des Rudinsky avait dépêché des représentants subalternes : Vera et son grand-père. Les parents (Garik, chauffeur de taxi ; Liouba, comptable) avaient prétexté un travail de nuit. Cela n'était pas suffisant pour Grand-père. Slava vit le vieil homme rouler des yeux, la lèvre dédaigneuse, devant Vera et son grand-père Lazar.

Slava dévisagea Lazar. Il était voûté comme une branche qui voudrait retourner à la terre. Dans la ville voisine de Rome où les immigrés soviétiques furent installés *en route** pour l'Amérique, et en vertu de quelque accord géopolitique inconnu, Lazar Timofeïevitch Rudinsky était resté une légende des années après le départ des Rudinsky pour Brooklyn. Le

* Toutes les expressions suivies d'un astérisque sont en français dans le texte (toutes les notes sont du traducteur).

marché aux puces avait une réputation telle qu'on y venait même de Rome. Ceux qui étaient passés par l'Italie avant les Rudinsky et les Guelman avaient fait passer le mot au sujet de ce qu'attendaient les Italiens de leurs singuliers intrus : draps de lin, broches à l'effigie de Lénine, eau de Cologne, appareils photo de marque Zenit. Et aussi des perceuses électriques, du cognac, et des chapkas de l'armée Rouge. Chaque matin, l'homo sovieticus s'enveloppait de lin soviétique pour aboyer dans la douceur de l'automne tyrrhénien : « Russo producto ! Russo producto ! »

Lazar Timofeïevitch eut une idée. Il fit le tour des maisons d'immigrés, convia les hommes dans la petite villa assignée aux Rudinsky. Sa femme Ada Denisovna passa dans les rangs avec des gaufrettes et du thé. Vera et Slava faisaient des coloriations dans la pièce d'à côté – *V&S Alimenti* préparait une nouvelle livraison de pamplemousses. Une fois que les hommes eurent bu leur thé, Lazar Timofeïevitch fit passer des manuels de conversation en italien. Tout le monde devait apprendre – il ne leur demanda pas leur avis, c'était un ordre – les chiffres de base en italien. *Diecimila lire, centomila lire*. Chaque fois que l'un d'entre nous avait une touche au marché aux puces, qu'une cible italienne était sur le point de faire une offre pour une chapka à visière ou une perceuse électrique, il fallait qu'un ou deux autres s'approchent et débitent leurs notions d'italien fraîchement apprises, comme s'ils étaient de simples clients. Pour renchérir sur l'offre italienne. Faire monter les prix. *Capisce ?*

Ils formèrent un cercle, une dizaine de sexagénaires, roulant les *r* et agitant les mains comme des Italiens. *Diecimila lire, centomila lire. Va fangul*. Qu'est-ce que cette vie de merde allait encore exiger d'eux ?